

un dictionnaire sango pour l'empire centrafricain

Le 15 janvier 1965 était instituée une commission nationale pour l'étude de la langue sango par décret n° 65-022 du ministère de l'Éducation nationale de la République centrafricaine. Une des premières démarches de cette commission fut une demande auprès de l'Unesco en vue de s'adjoindre la participation d'un linguiste dont la première tâche serait d'élaborer un projet de transcription unifiée du sango destiné à remplacer les différentes orthographes existantes. Il y avait à l'époque au moins quatre orthographes utilisées respectivement par la radio, les protestants, les catholiques et les sociétés bibliques. La première tâche fut donc d'unifier le tout en établissant la liste des sons distinctifs, c'est-à-dire des phonèmes. Ceux-ci sont au nombre de trente-neuf (vingt-sept consonnes, sept voyelles orales, cinq voyelles nasales). Il fallut également prendre en considération le problème des tons : en sango trois registres sont pertinents et caractérisés comme bas, moyen et haut ; ils délimitent la réalisation des tons ponctuels bas, moyen et haut et des tons mélodiques ou modulés qui se définissent comme le passage du niveau d'un ton ponctuel à un autre.

Ce premier contact avec le sango devait aboutir à la rédaction d'un « Rapport sur la transcription du sango véhiculaire ». J'y insistais sur le fait qu'un projet de réforme orthographique ne constitue qu'une première étape qui doit normalement déboucher sur la rédaction d'une grammaire et d'un dictionnaire qui l'illustrent. J'en avais d'ailleurs recueilli les premiers matériaux au cours de cette première mission. Elle m'avait également fait entrevoir que le sango était loin d'être parlé partout de façon uniforme, qu'il y avait donc plusieurs

formes dialectales de sango dont les limites recouvraient les frontières existant entre les différentes langues locales, l'influence de celles-ci se manifestant aussi bien dans la phonétique que dans la morphologie et dans le lexique.

Le caractère relativement pauvre et simplifié du sango véhiculaire l'a amené à faire de nombreux emprunts, d'une part aux langues locales, dès qu'il s'agit de termes spécialisés (noms de plantes, d'animaux, d'outils), d'autre part au français, et de façon massive, principalement dans le domaine technique. Au cours des séances de travail menées avec la commission, il est apparu qu'un grand nombre de ses membres, et pas seulement des gens d'ethnie « sango riverain » ou yakoma, souhaitaient une « resangolisation » du sango véhiculaire, visant, soit à évacuer de celui-ci les termes français superflus quand un équivalent existait en sango, soit à favoriser la création de calques (dérivés ou composés) traduisant le mot français. Des phénomènes de ce genre sont bien connus et liés la plupart du temps à une prise de conscience de sa propre culture, à une réaction normale en face de tentatives d'acculturation propres à la période coloniale. De pareilles tentatives de retour aux sources ou de créations lexicales me paraissent devoir retenir toute notre attention. J'y reviendrai plus longuement à propos de l'enrichissement du vocabulaire. S'agissant du sango et du français, il faut encourager tous les efforts destinés à sauvegarder le caractère original des deux langues, en favorisant un bilinguisme harmonieux. Si l'on n'y prenait garde, on aboutirait d'ici peu de temps à un sango appauvri et pidginisé coexistant avec un français créolisé, les deux langues tendant de plus en plus à se confondre.

historique et démarches

Dans le rapport rédigé pour l'Unesco à l'issue de ma mission de 1966, je préconisais donc la mise en œuvre des projets suivants :

- La collecte intensive de matériaux sur tout le territoire de la Centrafrique, en vue de fixer les particularités du sango parlé par les différentes ethnies et d'élaborer les règles propres à la constitution d'un sango standard unifié ;

- Des enquêtes particulières en région sango-yakoma, destinées spécialement à recueillir le vocabulaire botanique, zoologique et technique, dont le sango véhiculaire est presque totalement dépourvu.

Ces projets furent partiellement menés à bien pendant les années suivantes. J'eus la chance de rencontrer deux fidèles collaborateurs centrafricains, que je me plais à signaler ici : Jean-Marie Kobozo et Marcel Diki-Kidiri. Le linguiste que je suis avait, bien sûr, un certain bagage technique et l'expérience de plusieurs langues africaines, mais certainement pas la connaissance intime du sango qu'ils possédaient eux. Le premier, secrétaire de la Commission nationale pour l'étude de la langue sango, maîtrisait à la fois le sango véhiculaire et le sango riverain, étant de père yakoma et de mère sango. Il avait rédigé un **Vocabulaire usuel sangho** plein de mérites et de qualités, qui servit de point de départ à la rédaction du dictionnaire. Avec son aide, je repris tous les mots qu'il citait avec les exemples les illustrant et distinguai soigneusement dès le départ les mots appartenant au fonds commun, ceux qui constituent le bagage moyen d'un bon locuteur banguiquois, et les termes « sango riverain ».

Je fis la connaissance du second en 1967. Marcel Diki-Kidiri avait participé aux travaux d'une commission qui avait pour tâche de traduire en sango les termes religieux chrétiens. Plutôt que de favoriser un emprunt massif des termes français à peine adaptés, il s'était fait, au nom d'un purisme bien compréhensible, le défenseur de la traduction par calque. Il s'en est expliqué depuis dans plusieurs articles et dans son ouvrage **Le sango s'écrit aussi...** récemment paru. Avec d'autres intellectuels centrafricains qui partageaient ses idées, il rêvait de faire du sango, « langue pauvre », un outil perfectionné, il souhaitait l'enrichir de façon à le rendre apte à exprimer une pensée nuancée et à rendre compte des nécessités de la vie moderne. Je fus prompt à partager ses convictions. Un grand nombre de mots nouveaux ont été forgés par lui, avec beaucoup d'ingéniosité, en respectant le génie de la langue.

Il me faut enfin mentionner l'active participation des membres de la Commission déjà nommée. Composée de représentants du M.e.s.a.n., de l'Éducation nationale, de la Radio et des diverses confessions chrétiennes, elle est représentative des différents courants qui, à divers titres, s'intéressent au sango. Tout ce qui concerne les problèmes d'orthographe, le choix de certains termes, les créations lexicales, a été

discuté avec elle. Son rôle fut grand dans la mesure où il montra au liguiste – qui doit se borner essentiellement à être un témoin – les souhaits des utilisateurs de la langue.

problèmes d'orthographe

La graphie d'une langue à tradition orale ne pose généralement pas de problèmes insurmontables quand il s'agit seulement de la transcrire à l'usage des linguistes. L'alphabet phonétique international ou son aménagement l'alphabet Africa permet une notation correcte. Autre chose est quand il s'agit de proposer une transcription à des fins d'enseignement et pour une utilisation quotidienne. Cette orthographe doit répondre en effet à des exigences qui sont souvent contradictoires : il faut qu'elle soit à la fois homogène, économique, qu'elle n'aille pas à l'encontre d'habitudes reçues, qu'elle ne se démarque pas trop de l'orthographe de la langue officielle (français, anglais, portugais suivant le cas). Enfin, s'il peut être fait partiellement appel à des critères franchement scientifiques pour son élaboration, d'autres critères sont d'ordre pratique, voire subjectifs : ainsi pour la coupe des « mots » les mêmes arguments amèneront d'aucuns à choisir une orthographe analytique, d'autres préféreront une orthographe synthétique (qu'on pense à l'orthographe des mots composés en allemand), d'autres encore adopteront une solution de compromis. Avant de faire des propositions définitives, le linguiste aimerait connaître l'avis des usagers, c'est-à-dire qu'il aimerait pouvoir proposer plusieurs solutions toutes provisoires et les tester à la fois auprès des enseignants et des enfants et des adultes qu'on alphabétise. Ce n'est qu'après plusieurs années qu'interviendrait un choix définitif.

Si l'on passe en revue les transcriptions proposées depuis le début du siècle pour les langues jusque-là sans écriture, ce qui est le cas de la plupart des langues africaines, la démarche, tout à fait empirique, qui a abouti à leur transcription, peut se décrire comme suit. Un amateur, parfois éclairé, toujours animé d'excellentes intentions, après avoir appris la langue, souvent au prix de louables efforts, décide de la transcrire. S'il est de culture latine ou germanique, il dispose d'un alphabet de vingt-six lettres, qu'il considère évidemment comme nécessaires et suffisantes pour transcrire n'importe quelle langue (puisqu'elles suffisent à transcrire des langues aussi prestigieuses que le français ou l'anglais...). Souvent on pourra déceler la langue du descripteur à travers la graphie qu'il propose : il aura tendance à vouloir maintenir des distinctions qui sont pertinentes dans sa langue, mais ne tiendra pas compte d'autres distinctions importantes dans la langue qu'il étudie, mais inexistantes chez lui. Or, toute l'expérience et la technique acquises par le linguiste doivent lui permettre de considérer la langue qu'il cherche à décrire comme un objet qu'il observera avec un recul suffisant, sans faire de références constantes à sa propre

langue, implicitement perçue comme « la langue » par excellence et le véhicule de « la culture ». Dans cette perspective, l'alphabet latin ne constitue pas un carcan dans lequel il faut nécessairement faire tenir une langue donnée. Toute langue est un outil **sui generis** qu'il faut étudier en lui-même et pour lui-même. Toute langue constitue une structure propre, utilise pour son fonctionnement un certain nombre de sons distinctifs en inventaire limité, qui entretiennent les uns avec les autres des rapports particuliers qu'il s'agit de définir. Ces sons distinctifs sont ce qu'on appelle des phonèmes. L'idéal serait de proposer pour chacun d'eux un seul signe ou symbole ; ce n'est pas toujours possible, parce qu'il faut tenir compte du nombre de symboles disponibles. Ainsi la graphie du sango utilise-t-elle des digraphes ou des trigraphes tels que **kp, gb, mb, mv, nd, nz, ng, ngb** pour noter des phonèmes simples dont le rôle dans la langue est identique à un **p** ou à un **b**.

Jusqu'ici, aucune des propositions qui précèdent n'a posé le problème de l'introduction de nouveaux symboles autres que les vingt-six lettres de l'alphabet du français. On ne peut cependant y échapper dès qu'on se trouve confronté à la notation des tons. Celle-ci fut soumise aux mêmes aléas que la notation des voyelles et des consonnes. Comme les langues européennes de grande diffusion n'en faisaient pas usage, on ne s'aperçut que fort tard de leur importance. Le manuel bien connu du R.P. Tisserant, **Sango, langue véhiculaire de l'Oubangui-Chari**, 1950, n'en mentionne même pas l'existence. **Le Mémoire sur l'orthographe du sango**, 1966, présenté par les Sociétés bibliques, recommande de ne pas les noter pour des raisons dont on voit mal la justification : « les mots ne se présentent jamais isolément ; ils font toujours partie d'une chaîne parlée ou écrite qui constitue un contexte, et le contexte presque sans exception détermine le choix du mot qu'il faut (...). Dans une véritable chaîne écrite, il est difficile d'imaginer un contexte ambigu. Toutes les langues tolèrent les homonymes qui ne prêtent pas à équivoque ou qui ne le font que rarement. En ce qui concerne le sango, il nous paraît préférable de tolérer ce minime résidu d'ambiguïtés possibles plutôt que d'introduire, soit un système d'accents complet pour la notation du ton, soit une notation **ad hoc** et inconséquente pour certains mots choisis plus ou moins arbitrairement ».

On peut effectivement négliger la notation des tons, mais c'est faire bon marché de considérations importantes. Il est vrai que l'absence de notation des tons ne rendra pas totalement illisible pour un non locuteur tout mot ou phrase sango, mais elle lui rendra difficile la compréhension d'un texte et lui interdira à jamais une prononciation correcte. On notera d'autre part que, suivant l'ethnie d'origine des locuteurs, l'emploi des tons diffère : un bref coup d'œil sur les autres langues centrafricaines est éclairant. La plupart de celles-ci utilisent, comme le sango riverain, trois registres : banda, manza, ngbaka-manza, ngbaka-ma'bo, gbanzili-bulaka, nzakara, mbay, quelques parlers zande. Quelques-unes (monzombo, isongo) utilisent quatre registres distinctifs. Dans le groupe gbaya, une partie des parlers a trois registres,

quelques-uns n'en ont que deux (région de Bouar et de Bossangoa) avec ou sans faille tonale. C'est également le cas pour quelques parlers zande. Comme l'écrit W.J. Samarin, **Sango, langue de l'Afrique Centrale**, 1970, p. 13 : « ceux dont les langues maternelles n'ont que deux tons (= registres) distinctifs auront tendance à réduire les tons de la langue-source à deux : le ton moyen est donc interprété comme le ton haut ». On tombera donc d'accord sur le fait que si les tons ne sont pas notés, on aboutira très rapidement à une grande diversification des parlers sango. Il sera impossible d'arriver à une standardisation si chacun y met les tons de sa propre langue. L'intercompréhension et les possibilités d'enrichissement de la langue en seront profondément affectés.

Quant au contexte, s'il est vrai que dans la plupart des cas il permet de lever l'ambiguïté, il ne peut cependant en faire abstraction. Parler sango sans tenir compte des tons, c'est en tout cas mal parler sango, et réaliser un ton haut à la place d'un ton bas est tout aussi aberrant qu'utiliser en français un *é* au lieu d'un *a*. Cela ne frappe peut-être pas l'oreille de celui qui ne possède pas de tons dans sa langue maternelle, mais c'est tout aussi choquant.

Sur un plan plus général, on peut admettre que n'importe quel système orthographique peut convenir quand il s'agit de noter sa propre langue ; la communication courante n'exige pas non plus une compréhension parfaite de tous les éléments du message, pourvu qu'il s'agisse de gens parlant la même langue. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'en Centrafrique, le sango n'est la langue maternelle que de quelques Centrafricains urbains dont les parents appartiennent à des ethnies différentes.

L'inexistence des tons dans la grande majorité des langues européennes a eu pour conséquence que l'on a utilisé pour leur notation des signes qui se surajoutaient aux voyelles et qu'on peut donc laisser tomber, généralement pour des raisons strictement commerciales (absence de ces signes sur les machines à écrire ordinaires) ou colonialistes (puisque vingt-six lettres suffisent à noter des langues « prestigieuses » comme le français et l'anglais, pourquoi ne suffiraient-elles pas à noter les langues africaines ?). Il ne nous viendrait pas à l'idée de noter en français la moitié ou les trois quarts d'une voyelle, à supposer que le code utilisé pour écrire une voyelle française permette de laisser tomber un de ses traits distinctifs marquant soit l'aperture, le caractère antérieur ou postérieur, oral ou nasal. De même, si la transcription utilisait *A*, *a* et *a* pour noter respectivement *à*, *ā*, *á*. Ces considérations sont importantes en matière d'enseignement. Beaucoup de pédagogues, pourtant convaincus de l'importance des tons, hésitent à en enseigner dès le départ la notation aux enfants, réservant cet apprentissage lorsqu'ils ont déjà acquis la maîtrise de la lecture et de l'écriture. On retombe ainsi dans le piège signalé plus haut, qui consiste à considérer les tons comme quelque chose qui se surajoute aux voyelles. Or, pour le locuteur d'une langue tonale, le ton fait partie de la voyelle au même titre que son caractère oral ou nasal, ouvert ou fermé, antérieur ou postérieur. Si un maître parlant sango

prononce « **kólí** » « homme », il réalisera toujours et partout une succession tonale haut-moyen, alors qu'on s'attendrait, si l'étude et la notation des tons ne se font pas dès le départ, en même temps que l'apprentissage des voyelles et des consonnes, qu'il puisse en faire abstraction, ce qui est absurde. On peut évidemment, s'agissant des tons, garder les mauvaises habitudes, mais alors on ne s'étonnera pas de voir les Africains lire parfaitement le français, mais persister à ânonner lorsqu'ils lisent leur langue maternelle; il est en effet impossible de déchiffrer mot à mot une phrase dans une langue à tons où les tons ne sont pas notés, si on ne l'a pas lue au préalable pour en avoir une compréhension globale. Quant aux difficultés dues à l'apprentissage de la notation des tons, elles sont illusoire. J'ai enseigné à de nombreux Africains qui n'avaient jamais noté leur langue ou qui utilisaient pour ce faire un système aberrant, le système phonologique pratiqué par les linguistes. Cela m'a pris entre deux et quatre heures avec des jeunes gens du niveau de la quatrième, généralement stupéfaits d'y arriver si vite et ne comprenant pas pourquoi on ne le leur avait jamais appris auparavant.

Les réticences en matière de notation des tons ne sont pas dues à des raisons scientifiques, mais prosaïquement (ou basement ?) commerciales : en Centrafrique, les machines à écrire en usage sont en premier lieu destinées à dactylographier du français. Elles pourraient donc se modifier en fonction de l'offre et de la demande : si un nombre suffisant d'utilisateurs l'exigeaient, on pourrait trouver sur le marché des machines comportant une touche morte avec un accent grave (') et un accent aigu (´) pour noter respectivement les tons bas et haut, l'absence de signe signifiant ton moyen.

Un problème s'est posé également pour la notation des voyelles ; le sango comprend sept voyelles orales notées dans l'alphabet Africa **i, e, ɛ, a, o, ɔ, u**. Comme **ɛ** et **ɔ** n'existent pas sur les claviers standard, on a utilisé pour les rendre les signes **e** et **o**, ce qui a obligé à choisir **é** et **ô** pour rendre les signes **e** et **o** de l'alphabet Africa. C'est une solution boiteuse, parce qu'elle utilise les accents aigu, grave et circonflexe pour noter l'aperture de la voyelle, alors que les signes de l'alphabet Africa laissent disponible l'espace situé au-dessus des voyelles, précisément pour recevoir les diacritiques notant les tons. Cette solution a cependant été préférée à celle qui avait été préconisée tout d'abord dans le **Rapport sur la transcription du sango véhiculaire** (1966) qui proposait de noter **è** (**ɛ**) et **ó** (**ɔ**) respectivement par **ě** et **ô**. Outre qu'il n'est pas habituel de noter de cette manière les voyelles ouvertes – et il faut éviter de faire des propositions qui ne valent que pour une seule langue – cette solution impose deux opérations, frappe du tréma et ensuite de la voyelle. Pour le dictionnaire, une double notation a été utilisée, aussi bien dans les items d'entrée que dans les phrases citées en exemple : une notation standard en italiques qui utilise exclusivement les signes d'une machine à écrire ordinaire, mais ne note pas les tons, et une notation phonologique en grasses, la seule à être tout à fait satisfaisante. Celle-ci permet aussi l'utilisation du tilde (~)

sous la voyelle pour rendre les voyelles nasales **i, e, a, o, u** notées **in, en, an, on, un** dans l'orthographe standard. Si on modifiait une touche de la machine de manière à pouvoir disposer de **ɛ** et de **ɔ** et une autre pour le tilde, la notation du sango serait cette fois tout à fait correcte. Il faut donc considérer l'orthographe standard comme un pis-aller provisoire.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je souhaitais que dans un premier temps les solutions proposées soient toutes considérées comme provisoires. Il faut se garder de sacraliser une orthographe. Les nations modernes en sont conscientes, même si l'on constate en la matière de grandes divergences. Le français et l'anglais, par exemple, possèdent une orthographe particulièrement conservatrice, désuète et mal adaptée. Les réformes proposées ont toujours été timides. D'autres nations, moins obnubilées par l'écrit, ont veillé à adapter périodiquement l'orthographe à la prononciation : l'italien, l'espagnol ont une orthographe très satisfaisante. Grâce à une constante remise à jour, la graphie du néerlandais est pratiquement phonologique.

l'enrichissement du lexique

Dans sa fonction de langue véhiculaire, le sango est une langue pauvre, d'une grande simplicité, employant un vocabulaire restreint et faisant appel à un grand nombre de périphrases s'il est nécessaire de préciser un tant soit peu sa pensée. Un lexique de 800 termes témoigne d'une bonne connaissance du sango. C'est le bagage moyen d'un bon locuteur banguissois. En dehors de Bangui, des enquêtes faites dans des villages montrent que ce vocabulaire ne dépasse pas 300 termes et la connaissance du sango est loin d'y être aussi générale. Si on veut répandre le sango, l'utiliser pour l'alphabétisation, il faut en faire un outil perfectionné, l'enrichir de façon à le rendre apte à exprimer une pensée nuancée et à rendre compte des nécessités de la vie moderne.

Tel qu'il se présente aujourd'hui, le dictionnaire sango comporte 6 000 entrées. Pour arriver à ce nombre, il a donc fallu procéder à un enrichissement conscient en faisant appel à diverses techniques.

Le point de départ de mes enquêtes a été bien sûr le sango urbain de Bangui, c'est-à-dire le recueil des mots compris par tous. Ce premier inventaire a fait immédiatement apparaître bien des lacunes dès qu'on abordait un vocabulaire quelque peu spécialisé. Ainsi, dans les noms des parties du corps, il n'y a pas de termes pour désigner le « genou », le « cœur », le « cerveau » ou la « rate » notamment. Il n'est pas possible de préciser la différence entre « plaie » et « écorchure ». Pour tous ces termes, il a fallu recourir aux sources, c'est-à-dire au sango riverain, dont est issu le sango véhiculaire. Pour les termes spécialisés dans le domaine botanique et zoologique, la question est moins simple qu'il y paraît. Recueillir des noms de

plantes et d'animaux est une tâche très longue et suppose un grand nombre d'enquêtes minutieuses avec la collaboration de botanistes et de zoologues. En plus, on ne peut limiter dans ce cas les enquêtes au seul sango riverain. Les Sango-Yakoma sont principalement des pêcheurs vivant en zone équatoriale de forêt dense. Ils connaissent donc bien la flore forestière et une enquête dans leur milieu naturel permet de compléter avantageusement la quinzaine de noms de plantes que comporte le sango véhiculaire. Il en est de même pour les noms de poissons du fleuve qui leur sont familiers. En revanche, pour la flore et la faune de la savane, il faut faire appel à d'autres sources. L'inventaire du lexique de base a déjà fait apparaître l'origine banda d'un bon nombre de termes désignant des animaux, par exemple **baò** « python », **beta** « cobe octueux », **lèkpà** « guib harnaché », **tágbà** « céphalophe », **vòngbá** « phacochère », **másàrágbà** « rhinocéros »; certains comme **múró** « panthère », **mbàlà** « éléphant » concurrent des termes plus courants comme **zè** et **dòli**. On ne fait donc qu'aller dans le sens d'un usage bien établi en proposant pour des animaux plus petits et qu'on ne trouve pratiquement qu'en savane des emprunts au banda. Un terme comme **bòngó** « hyène », bien qu'emprunté au banda, mais connu par tous, sera préféré à son correspondant sango riverain **òbú** à peu près inconnu ailleurs. La même démarche devrait nous guider dans le choix des noms désignant des plantes non forestières où l'inventaire est loin d'être achevé.

Un certain nombre d'emprunts au français ont été conservés, notamment ceux qui ont acquis en sango un véritable droit de cité, par exemple **fúti** (< fr. « foutu ») qui a pris le sens de « abîmer, gâter, détériorer », **púsù** (< fr. « pousse ») « pousser », **kinínì** (< fr. « quinine ») « quinine », mais aussi « comprimé, pilule, tablette ». En revanche, des efforts de création lexicale ont été faits quand il s'agissait d'éviter une prolifération d'emprunts au français inutiles et redondants. L'ensemble des créations lexicales proposées peut se ranger sous les trois rubriques suivantes : 1. enrichissement du champ sémantique de mots existants ; 2. création de nouveaux termes en se conformant à des règles dérivationnelles existantes ; 3. traduction par calques.

. enrichissement du champ sémantique.

En dehors de toute intervention extérieure, **kùgbe**, qui désigne au départ la feuille de n'importe quel végétal, est utilisé couramment pour désigner comme en français une feuille de papier ; **gbázá** « cerceau, cercle » est employé avec le sens de « roue », notamment dans **gbázá-bàngà** / (qui a des) roues en I caoutchouc) qui l'emporte aujourd'hui sur **bèkání**, emprunt au français « bécan » pour désigner la bicyclette, le vélo ; **pémbéti bekpa** / dent du tonnerre / qui désigne le grêlon, est utilisé aujourd'hui avec le sens de « glaçon » (dans le frigo) ; **bòngó**, dont l'emploi est courant aujourd'hui avec le sens de « étoffe, tissu, vêtement », a désigné d'abord plusieurs espèces de **Ficus** et les pagnes qu'on tirait de leur écorce.

Pour en revenir à **gbázá** « cerceau, cercle, roue », on peut lui donner en plus le sens de « cycle » (suite de phénomènes se renouvelant dans un ordre immuable ou période à la fin de laquelle certains phénomènes astronomiques se reproduisent dans le même ordre).

De la même manière, on a, pour les termes suivants, proposé de nouveaux sens, ces derniers marqués d'un astérisque : **kámá** 1. bord d'une pirogue *2. côté (d'une figure géométrique) *3. parti (politique), camp.

kèkèrè 1. laisser son empreinte *2. signer.

límò 1. dessin, illustration, image 2. (fig.) trace, souvenir, *3. métaphore.

. création de nouveaux termes en se conformant à des règles dérivationnelles existantes.

On observe en sango une dérivation tonale telle qu'à des verbaux mono- ou dissyllabiques présentant un certain registre, correspondent, mais pas de manière systématique, des nominaux dont le ton s'est généralement élevé d'un registre (phénomène affectant au moins la dernière syllabe dans le cas des dissyllabes).

Ex. ma « entendre »	má « oreille »
tènè « dire, parler »	tene « parole »
	fòno ,
fòno « se promener »	fono « promenade »
sàrà « démanger »	sara « démangeaison, gale »

Sur ce modèle on a donc proposé :
à côté de :

si « arriver »	*sí « arrivage »
to « puiser »	*tó « contenu, capacité »
bi « jeter »	*bí « jet »
sùngbà « éclater, exploser »	*sùngba « éclats, débris résultant d'une explosion »

Si l'on envisage la dérivation verbale, on trouve dans la langue un certain nombre de procédés vivants, mais non systématiques, dans le sens où on ne les trouve appliqués qu'à un certain nombre de verbes.

Ex. **itératif**

sú « déchirer »	súrù « déchiqueter »
fá « couper »	fàrà « hacher »
périodique	
bì « jeter »	bíngà « jeter à intervalles réguliers, disperser »
bâ « voir »	bángà « examiner, surveiller »

synchronique

ká « séparer, isoler »	kángbì « partager, diviser »
bâ « voir »	bángbì « voir deux choses à la fois, superviser, coordonner »

Sur ces modèles dérivationnels, on peut proposer des formes qui n'existent pas dans le parler actuel en se mettant d'accord sur un sens convenu :

ga « venir »	*gàrà « fréquenter (l'école) »
---------------------	---------------------------------------

gbótò « tirer »	*gbótòrò « tirer à plusieurs reprises, extraire (la sève), exploiter (une entreprise) »
fà « montrer »	*fàngà « démontrer, exposer, mettre en évidence »
lèkè « ranger, arranger »	*lèkéngbì « s'arranger à plusieurs, accorder (un instrument), harmoniser »

. traduction par calques.

C'est dans le vocabulaire religieux qu'ont été faites les premières tentatives concertées de calques linguistiques. Partant de **bùà**, qui désigne traditionnellement le ministre d'un culte, pour traduire « prêtre », on a proposé **ko-ti-bùà** / droit | bras | prêtre / pour « diacre » et **gà-ti-bùà** / gauche | bras | prêtre / pour « sous-diacre »; de **nzo** ou **nzoní** « bon » et **sàngò** « nouvelle », on a fait **nzo-sàngò** ou **nzoní-sàngò** qui est la traduction littérale de « évangile » (< grec *eu-aggelion* « bonne nouvelle »).

Si l'on tient compte du fait que le français ou l'anglais, dans leur vocabulaire scientifique, ne font rien d'autre que d'habiller de terminaisons françaises ou anglaises suivant le cas, des mots latins ou grecs dont le sens originel est ordinairement aussi concret que possible, il n'y a aucun empêchement à faire de même dans une langue africaine. L'important est de savoir avec précision de quoi on parle et d'identifier le sens étymologique des mots qu'on veut traduire. Pour ne pas aller à l'encontre du génie de la langue, on fabriquera les nouveaux termes en se conformant aux modèles qu'elle offre. Parmi la dizaine de schèmes de composition qu'offre le sango, les plus fréquents sont les suivants :

Nominal + Nominal

Ex. yangá-dà / ouverture maison / « porte »
dú-ngú / trou eau / « puits »
bá-dɔ / emplacement danse / « piste de danse »

Sur ce modèle on a fait :

*bá-lɔɔ / emplacement course / « piste de course »
*bá-kùrân / emplacement courant / « circuit électrique »
*dú-kámabà / trou fil / « fiche femelle, prise de courant »

Nominal + tí + Nominal

Ex. yé tí gɔ / chose de cou / « collier »
yé tí mé / chose de oreille / « boucle d'oreille »
kámabà ti kùrân / fil de courant / « 1. câble électrique, 2. (fig.) source de revenus, vache à lait »
kámabà tí bɛ / fibre de cœur / « bien-aimé(e) »
pási tí mòsòrò / (souffrance due au) manque de richesse / « sous-développement »

Ces trois derniers composés offrent un intérêt particulier parce qu'il s'agit de créations récentes qu'on peut même dater avec précision : **kámabà ti kùrân** au sens figuré et **kámabà tí bɛ** ont été lancés en 1966 par des chanteurs centrafricains; **pási tí mòsòrò** a été créé en 1974 par un journaliste de Radio-Bangui, Albert Wilibiropasi, qui a d'ailleurs répandu d'autres néologies.

Verbe + Complément d'objet direct

Ex. bàtā-kóngbá / garde bagages / « apprenti-chauffeur »
kpākā-tà / gratte marmite / « marmiton, gâte-sauce »

Sur ce modèle, on a proposé :

*bàtā-kóbɛ / garde nourriture / « garde-manger »
*bàtā-bágàrà / garde bovin / « bouvier, vacher »

Verbe + Circonstant

Ex. gùè-nà-gálá / va au marché / « panier à provisions »
mú-nà-mbi / donne à moi / « mendiant, quémandeur, parasite »

C'est sur ce modèle qu'a été proposé ***ma-nà-bɛ** / écoute | avec | cœur / qui désigne un « protestant ».

Le dictionnaire propose un grand nombre de créations nouvelles, dont certaines comportent trois, quatre, voire cinq termes, notamment en matière de vocabulaire scientifique. Par exemple, **wà-gu-ten-lì-mɛnga** / celle de | racine | dent | tête | langue / « (consonne) apico-alvéolaire », c'est-à-dire réalisée avec la pointe de la langue contre les alvéoles des dents. D'aucuns émettront certainement des réserves à propos de ces tentatives concertées, disant que ces termes ne sont pas immédiatement compréhensibles. On leur rétorquera que nombre de leurs équivalents français ou anglais ne le sont pas davantage. Les dictionnaires sont précisément des outils de référence destinés à fournir des définitions et des exemples de mots techniques dont personne ne connaît l'inventaire complet. Notre dictionnaire est loin d'être exhaustif; les nouveaux termes forgés ne concernent qu'une toute petite partie de l'immense domaine technique. Dans un premier temps, ils auront valeur de test; l'astérisque les signale comme des créations, de même d'ailleurs que l'indication (s.r.) pour « sango riverain » distingue les termes qui n'appartiennent pas au sango véhiculaire.

Articulation du projet avec le Laboratoire des Langues et Civilisations à Tradition Orale du C.N.R.S. (LP 3 - 121) et l'Institut Pédagogique National.

Il y a plus de dix ans que les premiers matériaux destinés à la réalisation du dictionnaire ont été recueillis. Il est actuellement sous presse et sa sortie ne saurait tarder. Plusieurs missions effectuées dans le cadre

du Laboratoire des Langues et Civilisations à Tradition Orale du C.n.r.s. (LP 3 - 121) m'ont permis d'accroître progressivement mon information et de la vérifier avec l'aide de mes collaborateurs centrafricains.

En dehors des activités consacrées au sango, j'ai effectué diverses études sur d'autres langues centrafricaines (isongo, manza, nzakara, monzombo notamment). Celles-ci s'effectuent dans le cadre du Département « Afrique », dont je suis le responsable, au Laboratoire des Langues et Civilisations à Tradition Orale du C.n.r.s. (LP 3 - 121). D'autres chercheurs de ce département ont étudié le m'bay, le g'bay, le banda, le zande, le ngbaka, le g'banzili-bulaka, la langue des pygmées Aka. Leurs études réunies m'ont été très utiles pour déceler les emprunts faits par le sango à plusieurs de ces langues et caractériser les différentes variétés de sango utilisées sur l'ensemble du territoire centrafricain. J'ajoute que plusieurs sections du Département « Afrique » s'intitulent respectivement :

- Inventaires linguistiques, atlas linguistiques et langues véhiculaires;
- Socio-linguistique, contacts de langues et français locaux;
- Tradition Orale.

Ce large éventail de spécialités permet de répondre à toute demande extérieure, qu'il s'agisse de rédiger des lexiques techniques, des recueils de littérature orale ou des ouvrages destinés à l'enseignement progressif du sango ou d'autres langues africaines pour l'alphabétisation des adultes ou des enfants en âge d'école.

Pour en revenir au dictionnaire, divers organismes m'ont apporté leur aide : l'ambassade des U.S.A. à Bangui lors de la mise en chantier, le centre Orstom où je trouvai toujours un excellent accueil, la Coopération française, l'Unesco et l'Agence de Coopération culturelle et technique pour l'édition. Jusqu'en 1974, le dictionnaire intéressait à l'avance des lecteurs potentiels, mais il risquait de ne pas bénéficier d'une très large audience : un petit cénacle d'intellectuels centrafricains et des linguistes de métier. Cette année-là fut créé l'Institut pédagogique national par décret du ministère de l'Éducation nationale et de la Réforme éducative. Cet organisme, particulièrement sensibilisé à tout ce qui concerne la mise en valeur de la culture nationale, consacre aujourd'hui une grosse part de ses activités à étudier l'introduction du sango dans l'enseignement. D'autres diront dans ce numéro l'œuvre déjà réalisée par cette institution dynamique. Pour ma part, je me suis réjoui de cette création. Je suis assuré d'y trouver un public compétent et particulièrement attentif, des interlocuteurs disposés à me faire des critiques constructives et prêts à débattre de sujets que je n'avais fait qu'effleurer. Il va permettre d'instaurer une recherche interdisciplinaire, alors qu'il s'en faut de beaucoup que pédagogues et linguistes aient pris conscience de l'obligation qui leur est faite de collaborer et de répondre aux exigences formulées par les uns et les

autres. Même si le dictionnaire, largement illustré d'exemples, a été conçu pour servir de point de départ à d'autres recherches, il ne peut être utilisé que comme outil de référence. Il s'agit maintenant de mettre au point des manuels d'enseignement progressifs du sango avec les livres du maître correspondants, de préparer des manuels destinés à l'enseignement de diverses disciplines, de rédiger des anthologies de textes, de poursuivre la traduction des termes techniques, de traduire en sango des recueils de traditions orales centrafricaines. Ces travaux seraient en quelque sorte les retombées du dictionnaire. Ils ne peuvent être entrepris que par une large concertation entre pédagogues et linguistes. Ce qui a déjà été fait en Centrafrique a finalement une valeur exemplaire : la voie est ouverte à d'autres recherches. Peut-être pourront-elles servir de modèles pour des tentatives du même genre ailleurs en Afrique. Une entreprise de ce type devrait susciter des vocations, spécialement chez les pédagogues et linguistes africains : ils seront sensibles au fait qu'elle s'inscrit dans le contexte actuel de décolonisation culturelle et d'appel à l'authenticité.

Luc Bouquiaux,
Maître de Recherche
au C.N.R.S.

VIENT DE PARAÎTRE :

Marcel DIKI-KIDIRI : Le sango s'écrit aussi... Esquisse linguistique du sango, langue nationale de l'Empire centrafricain, 1977, Paris, SELAF (Tradition Orale, 24). - Prix : 60 F.

Doter une langue d'une écriture est une opération importante parce qu'elle contribue puissamment à bouleverser toute la technique de mémorisation du peuple qui parle cette langue. Il importe donc d'accomplir cette opération avec toute l'attention et tout le sérieux qu'elle mérite, en adhérant constamment à une méthode solidement scientifique, c'est-à-dire à la fois simple, efficace, conséquente et exhaustive. Si le système d'écriture choisi est alphabétique, l'exigence d'exhaustivité oblige, non seulement à ne pas s'arrêter au choix d'un bon alphabet, conforme aux structures phonologiques de la langue, mais encore à trouver des solutions rationnelles pour une transcription des tons, une orthographe des mots composés et des morphèmes dépendants (formes pronominales, modalités nominales etc.), une notation de l'intonation et de la ponctuation. Les faits du sango exposés ici montrent combien on a souvent tort de négliger ces deux derniers points. Enfin, il est indispensable de tester la graphie préconisée, fût-elle idéale, en l'utilisant pour transcrire des textes choisis aussi variés que possible. Ceci permet de mieux juger de sa malléabilité, et donc de son efficacité réelle. C'est cette démarche que nous avons suivie et exposée dans ce livre, en l'appliquant au sango, la langue nationale de l'Empire centrafricain.